

CHRYSTEL
DUCHAMP



**DÉLIVRE-NOUS
DU MAL**

SUSPENSE

l'Archipel

DÉLIVRE-NOUS DU MAL

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Sang des Belasko, 2021 ; Archipoche, 2022.
L'Art du meurtre, 2020 ; Archipoche, 2021.

CHRYSTEL DUCHAMP

DÉLIVRE-NOUS
DU MAL

roman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4348-4
Copyright © L'Archipel, 2022.

Prologues

1

Lundi 26 février 2018

Anaïs tendit l'index vers l'interphone et appuya avec hésitation sur le bouton à droite du nom « Esther Malori ». Puis elle patienta dans le froid hivernal, persuadée que sa sœur allait répondre et l'inviter à monter.

Ce ne fut pas le cas.

Elle sonna une seconde fois tout en sautillant sur place pour se réchauffer. Autour d'elle, les passants, engoncés dans leurs manteaux, se pressaient sur le chemin du travail. Leur foyer leur apportait-il chaleur et réconfort ? Leur famille se montrait-elle unie, soudée ? Ou, au contraire, l'un de ses membres avait-il coupé les ponts ? Depuis plusieurs jours, ce genre de questions obsédait Anaïs. Dans sa mémoire dansaient des scènes vues dans de stupides émissions du petit écran : des hommes et des femmes qui, après s'être volatilisés, réapparaissaient des années plus tard, derrière le rideau rouge d'un plateau de télévision. Des parents, des enfants, des frères, des sœurs, des amis se retrouvaient alors sous le regard de millions de téléspectateurs.

Suivaient les pleurs.

Et la promesse de ne plus se quitter.

Les rancunes étaient oubliées, les problèmes effacés.

Le rideau se refermait sur ce tour de magie.

Sourires mielleux des présentateurs.

Applaudissements.

Générique.

Fin.

Anaïs tentait de se rassurer : Esther n'avait pas disparu. Elle était tout simplement fâchée. Les deux sœurs s'étaient querellées au cours de leur dernière entrevue. Si elles étaient différentes à bien des égards, elles partageaient toutefois le même caractère volcanique. Chacune avait de fortes convictions et campait sur ses positions au point de transformer toute discussion en débat houleux. Cerise sur le gâteau : leur opinion des hommes – diamétralement opposée – les conduisait souvent à l'affrontement. Ce qui avait été le cas une semaine auparavant lors d'un déjeuner chez leurs parents. Anaïs avait assuré qu'elle serait épanouie en devenant mère au foyer, tandis qu'Esther soutenait n'avoir besoin ni d'un conjoint ni d'un enfant pour être heureuse.

— Ne sois pas égoïste, avait répliqué Anaïs.

— Ne pas vouloir fonder de famille n'a rien d'égoïste !
C'est un choix.

— Tu ne vas pas te contenter, toute ta vie, de la seule compagnie de ton chat ?

— Pourquoi pas ? Je préfère la compagnie de George à celle des hommes. Lui, au moins, m'est fidèle.

— Arrête de le nourrir et il ne le restera pas longtemps.

— Et toi, arrête de nourrir ton mec. Combien de temps tiendra-t-il avant de plier bagage ?

La conversation s'était envenimée et Esther, furieuse, avait quitté la table. Elle était rentrée chez elle et, depuis ce dimanche 18 février, n'avait plus donné de nouvelles.

Ces sept jours de silence n'avaient pas inquiété ses parents. Leur fille de vingt-cinq ans était indépendante, solitaire, casanière. En revanche, pour Anaïs, l'attitude d'Esther était inédite. Les deux sœurs entretenaient,

certes, une relation tumultueuse et complexe, mais leur lien demeurait solide. Après une dispute, Esther enterrait souvent la hache de guerre en envoyant un texto à son aînée : « Je t'aime, grosse nouille. Tu viens boire un café ? » Il arrivait aussi – bien que ce fût plus rare – qu'Anaïs fasse le premier pas. Ce qu'elle avait entrepris trois jours plus tôt. Sur le répondeur de sa sœur, elle avait laissé un message confus, émaillé d'excuses. Esther ne l'avait pas rappelée. Pourquoi ? Une limite avait-elle été franchie ? Était-elle fâchée pour de bon ? En envisageant une rancune aussi tenace, Anaïs sentit le chagrin la gagner.

Elle chercha son portable dans son sac à main et lança Instagram. Esther ne commentait plus les publications de leurs connaissances communes, ne distribuait plus de cœurs sur les photos qui, habituellement, lui plaisaient, et ne postait plus ses créations graphiques sur sa page Facebook. Mais le plus inquiétant était ses statuts « hors ligne » sur Messenger et WhatsApp. Avait-elle cessé son activité numérique pour mieux fuir sa sœur ? La démarche semblait extrême pour cette accro aux réseaux sociaux. Et si ce n'était pas l'explication la plus rationnelle, c'était en tout cas la plus rassurante.

Après avoir sonné encore une fois, Anaïs – bien décidée à s'entretenir avec sa sœur et à régler leur différend – tapa le code sur le pavé numérique de l'interphone et s'élança dans la cage d'escalier en serrant contre sa poitrine un sachet de viennoiseries. Rien de tel qu'un petit-déjeuner improvisé pour se réconcilier.

Elle atteignit le quatrième étage en sueur. Après avoir quitté son écharpe et déboutonné son manteau, elle marqua une pause. Tout en reprenant son souffle, elle essuya ses bottines sur le paillason – où un chat noir se fendait d'un jeu de mots ridicule – retira ses gants et tambourina à la porte.

Personne.

Impatiente, elle regarda sa montre.

8 h 06.

À cette heure matinale, Esther était forcément chez elle, à son bureau, en train de travailler. Lors du fameux repas dominical, elle avait annoncé être consultée pour une campagne publicitaire d'envergure. Elle avait prévu de se consacrer entièrement à ce dossier dont la date butoir était fixée au mercredi 28 février. Dans deux jours.

Anaïs insista :

— Je sais que tu es là !

Pas de réponse.

La jeune femme extirpa un trousseau de son sac – un jeu de doubles confié par Esther en cas de problème – et introduisit la clé dans la serrure. La porte s'ouvrit au premier quart de tour : elle n'était pas verrouillée.

Anaïs entra en appelant sa sœur, mais une odeur nauséabonde lui coupa la respiration. Elle remonta son écharpe sur le nez, arpenta le salon puis la cuisine. Le lave-vaisselle entrebâillé, rempli de couverts et d'assiettes sales, empestait.

La visite se poursuivit avec le bureau où régnait le désordre. Une montagne de pochettes s'était effondrée et des centaines de feuilles jonchaient le sol. Des boîtes de pizza vides traînaient sur une desserte, entourées de canettes de Coca-Cola. L'état de cette pièce détonnait avec la maniaquerie d'Esther : elle assurait que vivre dans la pagaille altérerait sa créativité.

Dans la salle de bains, rien ne manquait. Brosse à dents, gel douche, shampoing, parfum, maquillage étaient rangés à leur place habituelle. Esther n'avait pas découché : cette éternelle coquette ne se déplaçait jamais, même pour une nuit, sans son nécessaire de toilette.

Anaïs se dirigea vers la chambre et elle comprit que l'odeur sentie en pénétrant dans l'appartement émanait de cette pièce. Elle ouvrit la porte et la scène qui se dévoila à

ses yeux la tétanisa. Pour la première fois, elle n'attribua plus le silence de sa sœur à la rancune, mais à un événement plus inquiétant.

Les rideaux étaient décrochés et des lambeaux de tapisserie recouvraient le parquet. Des dizaines de vêtements formaient un tas devant la penderie. Des roses fanées, échappées d'un vase renversé, étaient éparpillées sur la commode.

Sur le lit était couché George, le chat angora d'Esther. En entendant du bruit, il se leva, se faufila entre les jambes d'Anaïs et disparut dans le couloir. La jeune femme inspecta le parquet : il était auréolé de taches et, dans un recoin, s'entassaient des excréments.

Elle retourna dans le salon. George était penché sur sa gamelle et buvait de grandes lapées d'eau. Si elle ne l'avait pas libérée, cette pauvre bête serait morte de faim ou de déshydratation.

Soucieuse, Anaïs déambula dans la pièce. À une patère pendait le sac à main de sa sœur. Il contenait son porte-monnaie, son chéquier, ses papiers, mais aussi son téléphone portable et ses clés de voiture.

Esther ne serait jamais partie sans informer ses proches de ses projets. Elle n'aurait jamais quitté son appartement sans le verrouiller. Elle n'aurait jamais enfermé son chat sans eau ni nourriture, le conduisant ainsi à une mort certaine. Et, surtout, elle n'aurait jamais oublié son sac et son téléphone portable.

Submergée par la panique, Anaïs composa le 17. Un policier lui demanda la raison de son appel et elle eut du mal à contenir son émoi. Lorsqu'elle parvint enfin à formuler ses craintes, sa voix se brisa dans un sanglot :

— Ma sœur a été enlevée.

2

Lundi 4 mars 2019

Dans un sac à dos, Mathéo rangea son reflex numérique – un Nikon muni d'un objectif grand angle – des barres de céréales, une bouteille d'eau, une lampe de poche et un couteau. Puis il noua les lacets de ses chaussures de sécurité, enfila un sweat à capuche et quitta son appartement.

Une épaisse couche de givre avait recouvert les pare-brise des voitures stationnées dans la rue. Mathéo pesta en montant dans sa vieille Opel avec la crainte quotidienne qu'elle ne démarre pas. Il tourna la clé de contact et fut soulagé d'entendre le moteur ronfler. Après avoir poussé le chauffage au maximum, il ressortit de son véhicule et alluma une cigarette, avec la douce illusion que fumer le réchaufferait.

La ville était encore plongée dans la pénombre mais, bientôt, les premiers rayons de soleil caresseraient la tour de la Part-Dieu. Il n'y avait pas une minute à perdre.

Mathéo chassa sommairement le givre sur les vitres, inhala une dernière bouffée de nicotine et s'installa au volant. Il frotta vigoureusement ses mains anesthésiées par le froid et, la sensibilité de ses doigts recouvrée, renseigna sur l'application GPS de son téléphone l'adresse de sa destination.

Trente et un kilomètres.

Mathéo estima la durée totale de son expédition à trois heures : une pour le trajet aller-retour et deux sur place. Si tout se passait comme prévu, il arriverait à temps au bureau pour la réunion hebdomadaire.

Il longea le quai Claude-Bernard, prit le pont de l'Université et poursuivit sa route en direction de Perrache. Dans quelques minutes, ces rues se gorgeraient de voitures, de bus et de tramways, de piétons imprudents et de cyclistes intrépides. Pour le moment, elles étaient presque désertes. Mathéo adorait cette quiétude. Ce vide et ce silence lui évoquaient un monde post-apocalyptique, une planète purgée de toute vie humaine.

Après avoir écouté le bulletin météo – qui promettait une journée radieuse –, le jeune homme inséra un album de The Cure dans l'autoradio et la chanson « The Same Deep Water as You » calma sa nervosité. Il savait que ses virées matinales pouvaient être semées d'embûches. Certains de ses confrères étaient morts, à l'instar de cet adolescent qui, un an auparavant, avait fait une chute de plusieurs mètres. Là résidait toute l'ambiguïté du loisir favori de Mathéo : des risques étaient courus, mais ils étaient eux-mêmes responsables d'un shoot d'adrénaline unique. Si la démarche frisait souvent l'inconscience, rien ne procurait autant de plaisir que de braver le danger et l'interdit.

Mathéo emprunta la sortie D307 et s'engagea sur une départementale sinistre. Des réverbères éclairaient de leurs lumières blafardes la route sinueuse bordée de grands bouleaux aux branches dépourvues de feuilles. Autour, pas d'habitations, mais une vue plongeante sur des axes autoroutiers, des kilomètres de bitume, des rambardes de sécurité et, surtout, des dizaines d'usines aux cheminées dressées vers le ciel.

Mathéo consulta son GPS et décida de se garer. Pour plus de discrétion, il préférait parcourir les deux kilomètres restant à pied.

Quand il sortit de la voiture, un souffle glacial lui cingla le visage. Il releva la capuche de son sweat, en disant qu'avec des températures aussi basses un pull supplémentaire aurait été le bienvenu. La voix de sa mère résonna dans sa mémoire. « Tu ne t'habilles pas assez chaudement ! Tu vas prendre froid ! Qui te soignera maintenant que tu n'habites plus à la maison ? »

Maman était décédée l'année dernière et, depuis, pas un jour ne s'écoulait sans qu'il ait une pensée pour elle. Elle avait laissé un vide impossible à combler. Pourquoi était-elle partie si jeune ? Pourquoi n'avait-elle pas attendu que le projet de son fils se concrétise ? Mathéo s'était pourtant hâté pour le mener à bien. Il voulait que sa mère puisse admirer son travail, qu'elle soit fière de lui. Mais elle avait été hospitalisée d'urgence et la maladie l'avait rongée à une vitesse sidérante. Avant de mourir, elle avait supplié son fils de toujours croire en ses rêves, même les plus inaccessibles, et de ne jamais perdre espoir.

Il avait promis.

Distrait par ces souvenirs, Mathéo se trompa de chemin. Il revint sur ses pas en vérifiant l'itinéraire délivré par le GPS, qui lui indiqua une route en terre battue dont il ne se souvenait pas. Une grille haute de deux mètres empêchant toute progression raviva finalement sa mémoire. Un écriteau spécifiait que les lieux étaient interdits au public et que quiconque violerait cette injonction était passible de poursuites. Mais les habitués savaient que ce site désaffecté ne disposait ni de gardien ni de caméras de surveillance. Seuls des dealers rôdaient parfois dans les parages. Toutefois, croiser leur route constituait un danger bien plus grand que croiser celle des flics.

Mathéo déplia son couteau et le glissa dans la manche de son sweat, lame contre la paume. Il jaugea ensuite la hauteur de la grille et s'élança. En quelques secondes, il se retrouva de l'autre côté. Dans la zone défendue.

Rien n'était plus grisant que cet instant.

Dans une pénombre quasi totale, Mathéo traversa un parking à l'abandon. Il pensa à se servir de sa lampe torche, mais se ravisa. Un halo de lumière le rendrait visible et donc vulnérable.

Tandis qu'il allumait une cigarette, le jeune homme devina les contours d'une forme imposante se dessiner dans le ciel d'encre.

Il s'immobilisa.

Elle était là.

Belle. Froide. Imposante.

Presque irréelle.

Il pressa le pas et avala la distance qui le séparait de *l'ombre*. Enfin à ses pieds, il leva sur *elle* un regard admiratif. Sur une enseigne rouillée, son nom se dévoila : « Textiles Grimaud. »

L'entreprise avait été créée dans les années 1980 par Victor et Judith Grimaud. Durant vingt-cinq ans, le couple avait employé une centaine de salariés. Les affaires avaient été fastes jusqu'à ce que l'Asie devienne un concurrent redoutable. Les Grimaud avaient mené une lutte acharnée pour maintenir leur activité et leurs emplois, mais la crise financière de 2008 les avait entraînés vers l'inéluctable. Après une cascade de licenciements, due à une avalanche de dettes, l'entreprise avait fermé ses portes. Aujourd'hui, il n'en restait rien sinon une usine souillée par les intempéries ; un bloc de béton délabré, fissuré, tagué, envahi par les détritits et les mauvaises herbes.

Pour le commun des mortels, ce paysage de fin du monde ne suscitait que dégoût et mépris.

Pour Mathéo, il s'apparentait au Saint Graal.

Subjugué par ce décor, il marqua une nouvelle pause avant de pivoter vers l'est. Le soleil amorçait son ascension. Ses premières lueurs coloraient déjà l'horizon. Il fallait se dépêcher.

Mathéo contourna l'usine. La plupart des fenêtres étaient murées, les rideaux en métal des quais de livraison tirés, l'entrée principale verrouillée à l'aide de chaînes et de cadenas. Pour les curieux mal informés, l'aventure se serait terminée ici. Pour les autres, une ouverture en retrait, cachée par les bennes à ordures, permettait de pénétrer dans le bâtiment. Une planche, clouée contre l'encadrement mais partiellement arrachée, la condamnait. Mathéo glissa la main dans un interstice, fit levier et la porte de fortune céda. À l'intérieur, la pénombre rendait les lieux impraticables. Dangereux. En attendant que les rayons du soleil inondent les ateliers, Mathéo décida d'allumer sa lampe. Les murs étaient recouverts de graffitis, de tags, de peintures. Au plafond, les poutres métalliques se déclinaient dans un vaste nuancier de teintes électriques. Dans cette orgie de formes et de couleurs, Mathéo identifia les signatures d'artistes emblématiques du street art. Cette usine sans surveillance constituait le terrain de jeu de prédilection des graffeurs de la région.

Le lierre courait de toutes parts et des ronces agressives étreignaient les métiers à tisser à l'abandon. Le toit, dégradé par un incendie, laissait entrer la pluie, précipitant l'usure des machines et le délabrement du bâtiment. Le sol était jonché de pièces de tissus, d'outils rouillés, de bombes de peinture vides, de mégots et de tessons de bouteilles.

Mathéo évoluait entre les détritrus en détaillant chaque recoin de l'atelier. Le nez en l'air, il en oublia l'essentiel, regarder où poser les pieds, et écrasa une plaque de métal sur son chemin. Un bruit effroyable résonna et une nuée de pigeons s'envola. Mathéo se baissa pour l'éviter et ne put retenir un juron. Sa discrétion était garante de sa sécurité : il devait surveiller chacun de ses pas. Alors, aux aguets, tout en resserrant l'étreinte autour du manche de son couteau, il emprunta un escalier de service pour atteindre le second niveau.

La lumière du jour se fraya enfin un passage dans l'atelier. Mathéo sortit son Nikon et prit quelques photos. Après avoir expérimenté différents réglages et cadrages, il les vérifia une à une sur l'écran de contrôle.

Depuis son plus jeune âge, la photographie le passionnait. À l'adolescence, il avait complété ce passe-temps par l'urbex¹ et, en 2006, s'était mis à sillonner la région Rhône-Alpes en quête d'usines désaffectées à immortaliser. Son rêve : publier un livre de photographies. En trois ans, il s'était constitué un dossier riche et varié qu'il soumettrait le mois prochain à des éditeurs. Le chemin était encore long, mais Mathéo croyait en son projet. Sa mère l'avait toujours soutenu dans cette démarche, assurant qu'il avait un don unique pour capturer l'âme du vide.

L'usine Grimaud avait été le premier site à passer derrière l'objectif de Mathéo. Depuis ce jour, ses progrès avaient été significatifs. À tel point que la veille, en visionnant sur son ordinateur les clichés pris à l'époque, il avait senti poindre la déception. Les cadrages, les réglages, la balance des couleurs : tout était perfectible. Il lui fallait retourner sur place. Mathéo se félicitait aujourd'hui de cette décision. Son Nikon affichait déjà vingt clichés et ils étaient, sans conteste, supérieurs à ceux captés trois ans auparavant.

Le jeune homme poursuivit sa séance par la salle de teinture, derrière les ateliers de tissage. Il poussa une lourde porte en acier et un autre groupe de pigeons fut délogé. Cette fois-ci, Mathéo ne sursauta pas, mais le spectacle qu'il découvrit lui arracha un cri.

Au centre de la pièce, au-dessus des cuves couvertes de graffitis, pendait une femme. Pieds nus, le crâne rasé, vêtue d'une salopette violette, elle flottait à plusieurs mètres du sol.

Fébrile, Mathéo allait composer le 17, mais il se ravisa.

1. Exploration de lieux urbains abandonnés.

Des rayons de soleil filtraient à travers le plafond et s'échouaient sur le cadavre à la peau d'opale pour y dessiner des motifs géométriques. Dans cet environnement bigarré, le contraste était saisissant. Cette scène était si crue, si singulière, qu'elle en devenait belle.

Mathéo choisit un cadrage en plan large et appuya sur le déclencheur. Il chercha un autre point de vue et enchaîna les clichés.

Appeler la police attendrait.

3

Mardi 7 janvier 2020

Pierre posa son assiette et ses couverts sales dans l'évier et, avec une éponge, nettoya les miettes de pain sur la table de la cuisine. Nostalgique, il observa la toile cirée. Trouée dans les angles et couverte de taches persistantes, elle avait besoin d'être changée. Quant à son motif – des cerises, des groseilles et des framboises –, il avait été effacé. Pourtant, Pierre refusait de la remplacer. Pour deux raisons. La première : il fallait prendre la voiture direction la ville et il détestait conduire. La seconde : cette nappe était liée aux dernières heures de Teresa.

Un pincement lui serra le cœur et il réalisa à quel point l'être humain pouvait, au nom du passé ou de l'amour, s'attacher à des objets sans valeur.

Teresa l'avait quitté le 20 avril 2016, à l'âge de soixante-cinq ans. Ce jour-là, elle avait demandé à son époux de l'emmener au centre commercial. Pierre avait tout d'abord refusé avant de finalement céder. En se remémorant ce qui était arrivé ensuite, des larmes lui embuèrent les yeux. Tous les deux étaient montés dans la voiture et avaient parcouru les vingt kilomètres les séparant de la zone commerciale. Pierre, qui détestait les grands magasins, avait attendu son épouse sur le parking. Elle était réapparue une heure plus tard, enjouée, un rouleau de toile cirée sous le bras et des sacs en plastique

remplis de babioles dans les mains. Elle avait rangé ses achats dans le coffre, sous le regard médusé de son époux, puis s'était assise sur le siège passager. Pierre, en imaginant l'argent dépensé, avait tout d'abord gardé le silence et, devant l'air désinvolte de son épouse, avait eu une réaction qu'aujourd'hui encore il regrettait : il s'était fâché. Il lui avait reproché de s'être éternisée dans ce stupide magasin et de dilapider les économies du foyer. Teresa l'avait écouté docilement avant de présenter ses excuses en baissant les yeux.

Le soir venu, le couple avait dîné en silence. À 21 heures, Teresa avait gagné sa chambre sans embrasser son époux. Ses achats étaient restés dans le hall d'entrée.

Pierre s'était assoupi devant la télévision et, vers 23 heures, avait rejoint la chambre à coucher. Les lampes de chevet étaient encore allumées et Teresa, assise dans le lit, les yeux mi-clos, avait la tête penchée sur le côté. Pierre l'avait interpellée en se déshabillant, mais n'avait obtenu aucune réponse. Il s'était assis près d'elle, l'avait saisie par les épaules pour la secouer. Elle n'avait pas réagi. Il s'était rué sur le téléphone et, quinze minutes plus tard, un médecin urgentiste et deux pompiers tentaient de ranimer Teresa. En vain. Une crise cardiaque l'avait terrassée.

Agenouillé près de son épouse, Pierre s'était mis à pleurer. Les secours étaient partis et il s'était retrouvé seul avec les obsèques à organiser et une quantité astronomique de documents à remplir. La cérémonie avait suivi. Puis l'inhumation. Il était resté de longues minutes devant la tombe de sa défunte épouse. Sur une plaque, il avait fait graver ce dernier message : « À mon amour éternel. Pietro. » D'origine italienne, Teresa adorait l'appeler ainsi en roulant le « r » d'une voix chantante. Elle vivait en France depuis son plus jeune âge mais avait conservé son accent.

Pierre ne serait plus jamais « Pietro ».

Pietro était mort avec Teresa.

Il avait ensuite convié sa famille et ses amis au bar du village. Des larmes. Des éclats de rire. Des accolades. Lucile, fille unique de Pierre, avait promis de téléphoner souvent et de lui rendre visite régulièrement. Promesses qu'elle n'avait pas tenues.

À la fin de cette journée éprouvante, Pierre était rentré chez lui, dans un appartement vide et silencieux. Il s'était couché sur les draps et avait enfoui sa tête dans l'oreiller qui portait encore l'odeur de Teresa. Sans son épouse, il était livré à lui-même. Abandonné. Jamais il ne supporterait la solitude. Comment survivre sans cette femme avec qui il avait partagé toute son existence ? Allait-il s'habituer à son absence ? Non. Il la verrait toujours franchir le seuil de la cuisine emmitouflée dans son peignoir rose. Il entendrait son rire s'élever entre les murs du salon. Il sentirait son parfum flotter dans l'air. Il devinerait ses pas fouler le parquet. Teresa serait toujours là. Son souvenir ne le quitterait pas.

Presque quatre ans s'étaient écoulés.

Le chagrin de Pierre s'était peu à peu dissipé et, même si son épouse lui manquait, il s'était accoutumé à cette vie solitaire.

Pour contrer l'ennui, il avait instauré de nombreux rituels. Chaque matin, à heures fixes, il allait acheter le pain et le journal. Puis il se rendait au bar pour échanger des banalités avec deux amis autour d'un verre de vin blanc. À midi, de retour chez lui, il préparait le repas et déjeunait. L'après-midi était consacré à la lecture, aux mots fléchés, aux émissions à la radio. La journée se terminait par le repas du soir devant la télévision. Le lendemain, la routine recommençait, dans une monotonie implacable qui rassurait Pierre.

Le regard vissé sur la grande horloge, il essuya l'assiette qu'il venait de laver. Aujourd'hui, le temps semblait s'étirer plus lentement. Il détestait cette impression.

Las, il se dirigea vers le téléphone. Personne n'avait laissé de message ou cherché à le joindre. Sa fille l'avait oublié et il déplorait cette attitude égoïste. Parfois, Pierre remisait son amertume et décidait de prendre des nouvelles de Lucile. Mais la plupart de ses coups de fil restaient sans réponse. Si, par chance, sa fille décrochait, la même rengaine était entonnée : *Je suis pressée. Je te rappelle ce soir.*

Elle ne rappelait jamais.

Chassant ces pensées qui alimentaient sa colère, Pierre se posta à la fenêtre. En ce début d'après-midi, le village était calme. Pas de voitures. Pas de promeneurs. Juste le clocher de l'église qui sonnait 14 heures.

Soudain, Pierre fut pris de vertiges. Il tituba jusqu'à sa chambre et s'allongea sur le lit. Il ferma les yeux et tenta de s'endormir lorsqu'une vague de chaleur déferla sur lui. Il se redressa et passa la main dans son dos trempé de sueur.

Il essayait son front avec un mouchoir quand une silhouette fantomatique apparut dans l'encadrement de la porte.

Teresa.

Terrifié, Pierre se releva et vacilla jusqu'à la fenêtre.

De l'air. Il lui fallait de l'air.

— N'aie pas peur, mon amour. C'est moi !

La voix de son épouse était douce mais teintée d'inquiétude : celle d'imaginer son époux victime d'une crise cardiaque face à ce choc d'une telle intensité. Elle le rassura :

— Tout va bien. Regarde-moi.

À contrecœur, il s'exécuta.

Teresa était entrée dans la chambre et approchait de lui, les bras tendus en signe d'apaisement.

— Écoute-moi.

l'Archipel

Suspense, thriller,
roman noir, policier...
Il y a forcément un titre
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez notre collection sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en décembre 2021
par Facompo